

plateau. À la vue des chasseurs d'Afrique lancés  
 au grand galop sur la pente du Fortin, les lanciers  
 mexicains, assésent bride, et, pendant vingt mi-  
 nutes, ils se mettent par tous d'habileté et de  
 force à échapper aux chasseurs d'Afrique que  
 rien ne rapproche de leur dans la chasse qu'ils  
 leur donnent. Mais, le cheval arabe, bien supé-  
 rieur au cheval mexicain, surtout en taille et en  
 vitesse, décide de cette course au clocher. Les  
 lanciers sont atteints sur les pentes de la *baranca*  
*Mejita*, sur une profondeur de cent mètres  
 environ; vaincus ils vont résolument face en  
 arrière, ils sont faits prisonniers. Ceux  
 qui parviennent à s'échapper vont répandre à  
 Orizaba la nouvelle de leur défaite et jeter  
 l'alarme dans l'armée mexicaine qui occupe la  
 ville. Saragorça voit les Français aux portes d'Orizaba  
 et le soir même.  
 Le lieutenant Lemétre était un lieu-  
 tenant de cavalerie et avait frappé plu-  
 sieurs fois les chasseurs d'Afrique, mais il y eut  
 des prisonniers. Des chevaux  
 et des chasseurs d'Afrique.



(D'après dessin du Colonel Dumas.)

sait en outre, dès le début, notre ascendant moral.

La nuit est close quand la colonne française arrive à son campement de Cotelapan. Elle y passe une nuit attristée par une pluie battante, et c'est transis par l'humidité, mais heureux de voir poindre l'aube, que nous quittons les prairies inondées au milieu desquelles nous avons dû camper. Avec le jour la pluie cesse : le soleil perce les nuages, il nous pénètre de ses rayons brûlants, et en rendant l'élasticité à nos membres roidis, il nous fait retrouver notre gaieté, qui semble se communiquer à nos montures elles-mêmes. Celles-ci, en effet, après s'être vigoureusement secouées, relèvent la tête, hennissent et allongent l'allure.

D'ailleurs, n'approche-t-on pas d'une grande ville où l'on va retrouver les camarades dont la position critique a causé une si juste émotion ? Et qui sait ? — ne sera-t-on pas assez heureux pour joindre l'ennemi et donner un lendemain au combat du Fortin ? Toute à ces pensées, la colonne cheminait depuis deux heures sur la grande route, quand elle arriva à la *garita*<sup>1</sup> d'Orizaba, c'est-à-dire à l'entrée de la plaine de l'Escamela, qui conduit à la ville. Riant spectacle que celui de cette

<sup>1</sup> *Garita*, porte d'une ville.

grande plaine qui se déroule comme un vaste tapis de verdure sous l'éclatante lumière du matin, au milieu d'un de ces cadres pittoresques privilégiés au ciel des tropiques.

A l'entrée de la plaine on franchit une petite rivière aux flots torrentueux qui baigne le pied des ruines d'un vieux couvent situé à droite de la route. Derrière ces ruines, au nord, le regard, en courant vers l'horizon, rencontre une succession de hautes montagnes, au-dessus desquelles l'Orizaba dresse sa tête couverte de neige. Du côté du sud, la canne à sucre confond, au loin, les nuances claires et délicates de ses feuilles avec la teinte sombre de la ligne de hauteurs qui borne, de ce côté, des champs à perte de vue. A l'ouest, à l'autre extrémité de la plaine, deux cerros, — dont l'un, l'Escamela, donne son nom à la plaine, — se font face et forment comme une porte monumentale, à ciel ouvert, qui ouvre à la route d'Orizaba une large brèche.

Le tableau merveilleux qu'on a sous les yeux est un composé des tons les plus variés et les plus chatoyants; on est déjà au delà de la plaine qu'on se retourne encore pour l'admirer.

En approchant de la ville, la route se resserre; elle passe entre deux églises un peu isolées, — sortes de postes avancés, — et elle aboutit aux jardins qui bordent la route jusqu'à Orizaba

dont ils enlacent chaque rue et envahissent chaque maison.

Assurément s'il y a dans les derniers kilomètres que nous venons de parcourir de grandes richesses pour la palette d'un peintre, il faut convenir aussi que le terrain offre à l'homme de guerre une succession d'obstacles des plus faciles à utiliser pour la défense de la ville. Cependant, Saragoza n'en avait pas jugé ainsi; il n'avait sans doute pas trouvé sur ce terrain assez de garanties de succès, ni assez de sécurité pour sa retraite.

Au lieu du général mexicain et des troupes de la République, nous rencontrâmes, à la garita d'Orizaba, le général Prim et son état-major en route pour rallier, à la Vera Cruz, la division espagnole sur le point de s'embarquer. Les échanges de courtoisie furent aussi brefs que glacials: — les Français ne pouvaient pas oublier que le représentant de l'Espagne les privait du concours de sept mille hommes qu'il faisait embarquer sous sa responsabilité, sans en avoir référé à son gouvernement.

Pendant que le général Prim et son état-major sortaient d'Orizaba par une garita, Saragoza quittait la ville avec son arrière-garde par la porte opposée et rejoignait le gros de ses troupes en retraite vers les hauts plateaux.

Quelques instants après, le général de Lorencez

faisait son entrée dans Orizaba au son du *repique* (branle-bas de toutes les cloches des églises). Ce mode de souhaiter la bienvenue au dernier occupant d'une ville, qu'il soit ennemi ou ami, est dans les mœurs mexicaines, mais n'a aucune couleur politique. Dans ce pays où les villes passent si souvent des mains du vainqueur aux mains du vaincu de la veille, le *repique* est bien plus souvent l'écho d'un empressement craintif qu'un signe d'allégresse. Le 20 avril 1862, les démonstrations sonores qui saluaient l'arrivée des Français dans la capitale des terres tempérées ne pouvaient être considérées que comme un *amen* de résignation, bien que le ministre de France et les proscrits voulussent y voir l'expression de l'enthousiasme. Il n'y avait pas à se faire d'illusions; l'attitude forcément polie des habitants déguisait mal leur secrète irritation, et il nous était aisé de comprendre que nous n'aurions à compter, dans cette campagne, que sur nous-mêmes.

A Orizaba, on se trouvait au centre des terres tempérées. Cette zone, connue au Mexique sous le nom de *terras templadas*, est la seconde par rang d'altitude; elle commence à Cordova, s'élève jusqu'à mille six cents mètres et jouit d'une température moyenne de 18 à 20°. On peut dire qu'il y règne un printemps perpétuel. A part le charme

du climat, la ville d'Orizaba<sup>1</sup> offrait aux Français un intérêt de premier ordre. Située à égale distance de la Vera Cruz et de Puebla, elle était par cette raison même toute désignée pour devenir la seconde base d'opérations du corps expéditionnaire. Eu égard à cette condition, et vu le peu de temps qu'on devait y séjourner, il était urgent d'assurer la sécurité de la ville et celle des troupes qui seraient chargées de sa défense.

Le génie se mit donc à l'œuvre. La concentration, à Orizaba, des troupes demeurées en arrière sous les ordres des colonels l'Hériller et Gambier, l'installation dans l'hôpital des malades récemment évacués de Cordova, l'organisation des services de la place et les reconnaissances occupèrent pendant sept jours tous les acteurs du drame qui allait, sous peu, se jouer devant la gueule des canons de Guadalupe.

Mais auparavant, il devait nous être donné d'assister à un spectacle moins sévère et tout à fait nouveau pour nous, — à l'entrée en ville d'une troupe d'environ trois cents hommes sous les ordres du général Galves, qui venait faire sa soumission.

Il est impossible de se figurer rien de plus décousu et de plus bizarre que cette troupe en

<sup>1</sup> La ville d'Orizaba est à 1,220 mètres au-dessus du niveau de la mer.

haillons, qu'à bien considérer on ne pouvait prendre que pour une guerrilla<sup>1</sup> en faillite. Pendant que le général Galves était conduit au quartier général pour y recevoir les ordres du général de Lorencez, nos zouaves s'approchèrent des hommes restés à l'entrée de la ville, et, tout en sabrant la langue espagnole, ils finirent par obtenir d'eux le motif secret de leur désertion. *Manque de solde et de nourriture*, voilà ce qui expliquait la présence de Galves au camp français. Au surplus, la figure hâve et les joues creuses des Mexicains, l'état diaphane de leurs chevaux, étaient autant de preuves que le maigre et le jeûne formaient depuis un certain temps l'ordinaire de ces malheureux. Ils firent pitié aux zouaves, qui, en bons enfants, eurent bientôt fait de courir à leurs provisions et de les partager avec leurs ennemis du matin; si bien que, lorsqu'on apporta à ceux-ci l'ordre d'entrer en ville, on les trouva le *quart*<sup>2</sup> en main, trempant un morceau de pain blanc dans un excellent mélange de café au tafia. Aussi quel désappointement d'être arrachés à un pareil régal!

La petite troupe entra en ville, et le défilé commença. Il ne fut pas long; mais nous n'eussions

<sup>1</sup> *Guerrille* ou *guerrilla*, bande d'irréguliers qui guerroient souvent pour leur propre compte.

<sup>2</sup> Gobelet en étain dont on se sert pour boire.

pas donné pour la plus belle revue au Champ de Mars le spectacle de ces hommes vêtus de larges pantalons ouverts sur le côté et pour la plupart en loques, de vestons en peau troués et râpés, que plusieurs recouvraient négligemment d'un *zarape* multicolore; de ces guerrilleros coiffés d'un large sombrero de feutre, armés, — sans en paraître gênés, — de lances qui n'avaient pas toutes leurs fers, ou de mauvais mousquetons. Montés sur des petits chevaux efflanqués, les cavaliers de Galves défilèrent *fièrement*, suivis en queue de colonne par les femmes de l'escadron et les bagages. C'était l'arrière-garde.

Les Mexicains, surtout les irréguliers, emmènent généralement leurs femmes<sup>1</sup> en campagne. Elles se tiennent comme celles de la troupe de Galves, à la queue de la colonne; à pied ou à cheval, selon que leur mari est simple soldat ou chef, elles partagent sa bonne ou sa mauvaise fortune, veillent aux bagages, portent les ustensiles de cuisine, font, tout en marchant, la provision de bois, prennent dans les *haciendas* qu'elles traversent de quoi nourrir les hommes, et, arrivées à l'étape, elles allument le feu et préparent le repas. En un mot, elles rem-

<sup>1</sup> Ceux qui ne sont pas mariés sont suivis de leur *soldadera*. C'est la compagne irrégulière du soldat mexicain.

plissent à la fois l'office d'intendant, d'officier d'administration, et... elles accouchent, à leurs moments perdus, pour repartir le lendemain avec le nouveau-né, enveloppé dans leur rebozo et jeté sur le dos.

Parmi les Mexicaines montées, il en passa une qui attira particulièrement notre attention par la beauté de son visage empreint d'une certaine mélancolie. Ce que voyant, notre interprète nous raconta l'histoire de la « belle Juanita », car c'était elle, il la reconnaissait.

A la fin de l'année 1861, paraît-il, le général M. C..., séparé momentanément de son général en chef, et rôdant dans les environs d'Actapan, au nord-ouest de Mexico, aperçut un soir, à l'horizon, une vive lueur. Il se dirigea aussitôt de ce côté, et il ne tarda pas à arriver dans une riche hacienda. On y célébrait le mariage du fils de la maison. Les convives étaient à table, la joie menait la fête, le pulque l'aiguillonnait, et la mariée était à ravir. Tout à coup, grande rumeur au dehors : le bruit se rapproche, les portes s'ouvrent, le général mexicain paraît. La frayeur saisit aussitôt tous les assistants, et chacun cherchait déjà une issue par laquelle il pût s'échapper, lorsque le général se nomma, rassura les convives et protesta de ses intentions amicales, ainsi que de celles de ses soldats, qui, dit-il en souriant,



TROUPE DE GALVES